Mémoires de guerre des Limousins

1914-1919

Ouvrage collectif coordonné par
Philippe Grandcoing et
Jean-Jacques Mauriat

Sommaire

Avant propos - Jean-Jacques Mauriat ..... p. 7
Quand l'histoire individuelle rencontre l'histoire collective - Philippe Grandcoing ..... p. 9

Première partie : Vivre et mourir au front ..... p. 11
1914 : Le grand massacre des régiments limousins - Philippe Grandcoing ..... p. 13
La contribution des étalons nationaux en Limousin à l'effort de guerre,
Diane de Sainte Foy ..... p. 21
1914 : Dans les campagnes l'armée réquisitionne 760 000 chevaux,
Jean-Jacques Mauriat ..... p. 24
Artois : le rêve brisé de la percée décisive - Philippe Grandcoing ..... p. 28
Trêves et fraternisations - Brigitte Favrie-Banette ..... p. 35
Les fusillés pour l'exemple - Brigitte Favrie-Banette, Jean-Jacques Mauriat,
Patrick Renaudie ..... p. 40
1915 : La bataille des Dardanelles - Philippe Grandcoing ..... p. 47
Trois marins limousins emportés par la perte du Léon Gambetta,
Jean-Jacques Mauriat ..... p. 50
1916 : Verdun, la bataille de l'enfer - Philippe Grandcoing ..... p. 54
1916 : La guerre du ciel - Jean-Jacques Mauriat ..... p. 59
Deux morceaux de toile de l'avion boche abattu - Alain Pérel ..... p. 61
François Denhaut : une campagne contre l'Allemagne en hydravion militaire,
Frédéric Gravier ..... p. 64
Le cahier de chansons de Louis Masmonteil - Bernard Combastel ..... p. 74
Amour, chair, tendresse, la sexualité des poilus au front - Brigitte Favrie-Banette ..... p. 76
Le Chemin des Dames ou l'impossible rupture du front - Philippe Grandcoing ..... p. 81
Soldat Pataud mort dans l'attaque d'avril 17 - Marc Chappat ..... p. 86
La grande lassitude des combattants - Philippe Grandcoing ..... p. 87
Dans le tiroir de l'armoire deux insignes du Sacré Cœur,
Dominique Lecointre-Montagne ..... p. 91
Les ultimes batailles de l'année 1918 - Philippe Grandcoing ..... p. 94
11 novembre 1918 : le rendez-vous de Rethondes ..... p. 101
Une lente démobilisation - Philippe Grandcoing ..... p. 103
L'effrayant monde des blessés et des malades, Brigitte Favrie-Banette ..... p. 109

Deuxième partie : La vie à l'arrière en Limousin ..... p. 117
Le Limousin en 1914 entre essor et lent déclin - Philippe Grandcoing ..... p. 118
Tarnac, le Conseil municipal en temps de guerre - Brigitte Favrie-Banette ..... p. 124
2 août 1914 : comment les Limougeauds sont entrés en guerre ?
Philippe Grandcoing ..... p. 131
Les jeunes normaliens de Limoges en août 1914 - Pascal Soula ..... p. 135
Fin de l'été 14, les réfugiés arrivent en gare de Limoges - Pascal Soula ..... p. 140
Prisonniers limousins en Allemagne - Témoignage ..... p. 149
Prisonniers allemands en Limousin - Pascal Soula ..... p. 150
Les permissions : de la faveur octroyée au droit acquis, Philippe Grandcoing ..... p. 156

Retour d'Italie en décembre 1917, le train des permissionnaires,
Jean-Jacques Mauriat ..... p. 161
À Saint-Junien, les femmes mobilisées - Annette Bigaud ..... p. 170
Les hôpitaux militaires en Limousin - Pascal Soula ..... p. 184
La Haute-Vienne berceau du pacifisme - Philippe Grandcoing ..... p. 189
Le camp de La Courtine : population civile et occupation militaire,
Bernard Bondieu, Philippe Grandcoing, Marianne Laplaud, Jean-Jacques Mauriat ... p. 193

Troisième partie : Limousins témoins de l'enfer ..... p. 205
1914-1919 La guerre à Saint-Pantaléon-de-Larche, récit de l'instituteur,
Pascal Soula ..... p. 206
La vie d'un Limousin diplomate à Berlin : René Francez,
Brigitte Favrie-Banette ..... p. 221
Les 2 fils et les 4 petits-fils du couple Montagne de Saint-Médard,
Dominique Lecointre-Montagne ..... p. 227
Lettres de poilus : « Séste téribles boucherie » - Valérie Mazet ..... p. 231
Jean Couturier, 73 jours la peur au ventre avec la mort au bout - Bernard Bondieu . p. 241
Entre tragédie et cauchemar, Léon Lebret au front - Guy Dintrat ..... p. 248
Albert Lacrocq, prisonnier en Allemagne évadé vers la Suisse ..... p. 254
Paul Alfred Verguet, une gueule cassée : « Bien le bonjour à la maison »,
Gérard Chevalier ..... p. 261
Ernest Mazaud, la chance au milieu de l'enfer - Alain Pérel ..... p. 266
Gabriel Billonnet, poilu d'Orient, mon grand-père inconnu - Daniel Drouard ..... p. 272

Quatrième partie : Revivre et ne pas oublier ..... p. 277
1919 : Le grand retour des combattants, la victoire et après - Michel C. Kiener ..... p. 278
Portrait statistique, les 3003 enfants de Limoges morts pour la France,
Luc Fessemaz ..... p. 285
La Grande Guerre aux Archives municipales de Limoges - Élisabeth Saby ..... p. 294
Emma Bujardet, morte de chagrin 1855-1915 - Bernard Bondieu ..... p. 297

Bibliographie et sources ..... p. 298
Auteurs des Mémoires de guerre des Limousins ..... p. 300

Avant-propos : S'inscrire dans l'histoire des hommes

Jean-Jacques Mauriat
Président du Cghml

Lorsque la France est entrée dans le temps de la commémoration de la tragédie de la Première Guerre mondiale, le Cghml a décidé de proposer à ses adhérents et partenaires d'inscrire son action généalogique et historique dans cette démarche. Nous avions en tête le propos de Bernard Maris[1], alors conseiller scientifique à la Mission du Centenaire, selon lequel *la commémoration de 1914 doit avoir une fonction généalogique et pédagogique*.
Répondant à notre proposition, nos adhérents nous ont déposé des lettres, des cartes postales, des carnets de guerre, des photos souvenirs, des fiches matricules, des livrets militaires, témoignages toujours cruels, parfois chanceux, des tragédies vécues par leurs ancêtres mobilisés dans ce terrible conflit.
Nous devons remercier chacun et chacune d'entre eux qui, par leur acceptation de partager l'intime, nous ont permis d'essayer de comprendre la souffrance vécue par les Limousins. Avec des mots quelquefois maladroits, d'une écriture pas toujours maîtrisée, les poilus et leur famille ont dit le malheur de la guerre.
Il en est ainsi de Jean Couturier qui, le 10 décembre 1914, épuisé par tant de malheur, blessé, malade, a écrit dans son carnet sa satisfaction d'être hospitalisé : *Toujours ici. Je me suis levé hier et je me suis un peu enrhumé, c'est pourquoi je reste au lit. Aujourd'hui je voudrais que ça dure longtemps.*
Après ces mots, Jean Couturier n'a plus repris le crayon. Il est mort le 23 février 1915 à l'hôpital où il voulait demeurer pour ne pas retrouver l'enfer.
Chacun de ces témoignages, chacune de ces souffrances raisonne en nous comme la voix d'un parent. Les uns, vivant au front à en mourir, les autres pleurant à l'arrière espérant l'hypothétique retour d'un être cher. Acceptant de se battre parfois jusqu'à la résignation, les hommes survivants, blessés, prisonniers, fusillés se sont donnés à la France. Arc-boutées sur l'ouvrage, poursuivant une tâche nécessaire, les femmes ont répondu à l'appel d'être debout ! C'est l'accumulation de ces parcours qui construit notre récit historique.
Établissant les généalogies des poilus morts pour la France, nous avons retrouvé des parentèles qui nous ont permis de comprendre ou d'éclairer des souffrances oubliées de nos propres familles. Il nous fallait rassembler cette matière au-delà des articles publiés dans la revue *D'onte ses* du Cghml entre 2014 et 2019, dans une synthèse qui en présente la richesse et la force.
Avec la complicité de l'historien Philippe Grandcoing, nous avons tenté d'aider à insérer les souffrances individuelles des Limousins dans le contexte du drame qui était celui de la France. Le journaliste, attaché à la vie des gens, et l'historien ont construit un récit historique des Limousins pendant la guerre. À l'instar de François Furet, historien journaliste, nous avions *la nécessité d'interpréter les événements historiques dans la sphère des réalités politiques, là où la volonté et l'imagination des hommes s'empêtrent dans le filet des contraintes journalières*[2].

Ces *Mémoires de guerre des Limousins*, sont le fruit d'une volonté, celle d'inscrire dans l'histoire des hommes, les parcours des fils et filles du Limousin. L'ouvrage a reçu le soutien de la Mission nationale du Centenaire.

1 Économiste journaliste, assassiné à Paris le 7 janvier 2015.
2 Mona Ozouf, « Préface » à François Furet, *Un itinéraire intellectuel : l'historien journaliste de France observateur au Nouvel Observateur,* édition établie par Mona Ozouf, Calmann-Lévy, 1999.

Quand l'histoire individuelle rencontre l'histoire collective

Philippe Grandcoing

Est-il encore possible d'écrire sur 14-18 ? En cette fin du cycle de commémorations du centenaire de la Grande Guerre la question peut légitimement se poser au regard de l'immensité de la production éditoriale traitant du sujet. À l'heure où Histoire et Mémoire tendent parfois à se confondre ou, pis encore, à s'affronter, il peut paraître vain de vouloir apporter une pierre supplémentaire à l'édifice de la connaissance de ce conflit qui vit l'Europe – et le reste du monde dans une moindre mesure – basculer dans la modernité tragique du XX^e^ siècle.
Pourtant, écrire sur la Première Guerre mondiale c'est répondre à une demande sociale. L'événement suscite de plus en plus d'interrogations et de curiosités au fur et à mesure qu'il s'éloigne de nous, au point d'en devenir désincarné. La mort du dernier poilu en 2008 a fait prendre conscience que le temps des témoins était irrémédiablement clos et qu'il fallait désormais ne compter que sur les documents laissés par ceux qui avaient vécu la guerre dans leur chair et leur esprit. L'entrée dans un nouveau siècle et, dix ans plus tôt, la fin de l'URSS elle-même enfantée par le premier conflit mondial avaient déjà questionné sur les traces laissées par la guerre dans les corps, les mémoires familiales, les inconscients collectifs et les paysages. L'heure était à l'analyse de l'événement fondateur d'un « court » XX^e^ siècle, s'étendant de 1914 à 1989. Le mémorial de Péronne et de nombreux travaux d'historiens sont nés de ces interrogations fécondes. Ils ont fait surgir une histoire de la souffrance, du deuil, de la violence, de la sexualité, une histoire d'hommes et de femmes, redonnant chair à un conflit qui était en train d'être lentement et sûrement occulté par la mémoire hypertrophiée de la Seconde Guerre mondiale. Ils ont redonné leur place aux troupes coloniales, aux enfants, aux prisonniers de guerre, aux fusillés pour l'exemple, aux réfugiés, aux mutins, aux gueules cassées et aux animaux, à tous ceux qui n'avaient pas trouvé leur place dans la mémoire combattante cristallisée autours des dizaines de milliers de monuments aux morts.

En 2014, le succès de la Grande Collecte a montré que non seulement les Français s'intéressaient à la Grande Guerre mais également qu'ils étaient prêts à confier aux services des archives des millions de documents relevant de la sphère de l'intime - photographies, correspondances, souvenirs - afin qu'ils soient numérisés et conservés. L'opération a aussi permis de prendre conscience, s'il en était encore besoin, que la guerre avait conduit au front des millions d'hommes alphabétisés à un moment où la photographie se démocratisait et que l'industrialisation permettait la fabrication en grande série d'objets évoquant la guerre, sans compter tout l'artisanat des tranchées. Ces vestiges matériels du conflit restent omniprésents un siècle plus tard. Il suffit pour s'en convaincre d'arpenter brocantes ou vide-greniers. Leur banalité rappelle que la guerre fut une expérience collective majeure et presque universelle puisque les huit millions de combattants métropolitains représentent les trois quarts de la population masculine française âgée de 20 à 55 ans.

Face à de tels chiffres l'historien peut être pris de vertige. Comment rendre compte, dans l'infinie variété des expériences individuelles, de ce que fut la Grande Guerre sans trahir l'exigence de la méthode historique et sans perdre le sens global de l'événement ? C'est le

défi qu'a souhaité relever le Cghml en publiant *Mémoires de guerre des Limousins*. Pour ce faire, l'ouvrage combine les deux approches théorisées de façon imagée par Emmanuel Le Roy Ladurie, celle du « parachutiste » et celle du « chasseur de truffes ». Des articles prennent de la hauteur, pour filer la métaphore, et exposent le contexte général de la guerre ou traitent d'un thème particulier dans sa globalité. D'autres parlent d'expériences singulières, individuelles ou collectives, au plus près du terrain. C'est là que l'on trouve des « pépites », des documents rares, des témoignages exceptionnels, qui donnent à l'Histoire toute sa dimension de reconstitution d'expériences sensibles. Bien évidemment, « pépites » et « truffes » ne rendent pas compte de l'intégralité du terrain d'où elles ont été extraites et le risque est de biaiser le regard porté sur le passé en n'en retenant que quelques aspects singuliers. *Mémoires de guerre des Limousins* a cherché à éviter cet écueil par la recontextualisation des destins et des événements évoqués. D'où le choix d'une organisation thématique permettant de confronter non pas la « grande » et la « petite » histoire, mais l'histoire individuelle et l'histoire collective. Les enchâssements ainsi opérés doivent permettre au lecteur de saisir toute la complexité et la diversité de l'expérience de guerre vécue par les populations limousines, depuis la déclaration de guerre d'août 1914 jusqu'au retour des hommes durant l'année 1919.

C'est pour cela que le pluriel prend tout son sens pour le titre. L'ambition de l'ouvrage est en effet de montrer que, au-delà de la guerre des tranchées – qui fut effectivement une réalité pour la majorité des poilus – 14-18 ne saurait se résumer à cela. D'où l'importance de la présence dans le livre de récits de vie, de témoignages, évoquant d'autres fronts (l'Italie, les Balkans, les Dardanelles), d'autres armes (l'aviation, la marine), émanant aussi bien d'officiers que de soldats, de civils que de militaires. D'où, aussi, l'intérêt de montrer que la guerre fut un moment de formidable brassage de populations, d'ouvertures vers d'autres horizons géographiques et culturels. C'est également en ce sens que le conflit fut mondial. Il fit surgir dans le quotidien des Limousins des contrées dont il n'avait pas ou peu conscience. Le poilu cantonné à Salonique, le Limougeaud qui voit passer en gare les troupes hindoues du roi Georges V, le marin naviguant en Méditerranée, l'infirmière de Brive soignant des tirailleurs sénégalais, l'habitant de La Courtine côtoyant des internés austro-hongrois ou des soldats russes, ont eu, chacun à leur manière, cette expérience de la mondialisation générée par la guerre. Bien évidemment, il ne saurait être question de prétendre à l'exhaustivité. Une vie et des dizaines de volumes n'y suffiraient pas. Mais si le lecteur, une fois l'ouvrage refermé, a découvert que 14-18 ne pouvait se résumer ni aux ouvrages généraux traitant du sujet ni aux souvenirs transmis dans le cadre familial, alors le pari du Cghml aura été gagné.

Tous ces récits de vie, tous ces moments banals ou extraordinaires posent aussi une ultime question : et après ? En filigrane, *Mémoires de guerre des Limousins* interroge l'entre-deux-guerres. La région, l'une des plus touchées par le conflit au regard de la proportion population/nombre de morts, a été profondément bouleversée par la guerre et ses suites. Les monuments aux morts rappellent l'importance de la saignée démographique qui accélère la dépopulation de certaines zones. Et il est difficile d'imaginer que ceux qui sont revenus ont repris leur vie comme avant. La montée du pacifisme, l'ancrage à gauche d'une grande partie des campagnes, mais aussi la multiplication des signes de modernité au cœur de la ruralité sont autant d'indices de changements collectifs. Il reste à les étudier au sein des familles et dans les trajectoires des individus.

*
* *

Deux morceaux de toile de l'avion boche abattu
Ernest Mazaud mobilisé de 1916 à 1918

Alain Pérel

Ernest Mazaud, mon grand-oncle, est né le 15 février 1897 à Pérols-sur-Vézère (canton de Bugeat, Corrèze). Il est le fils aîné de Michel Mazaud et d'Antoinette Nauche.
Ces derniers sont employés à la Compagnie de chemin de fer Paris-Orléans. D'abord en poste à Pérols, ils sont mutés à la gare de Saint-Julien-le-Vendômois, en basse Corrèze. Les deux frères d'Ernest y sont nés, Marcel en 1900, et Marius, mon grand-père, en 1902.
Ernest est appelé sous les drapeaux en juillet 1916. Il est versé dans l'artillerie et fait ses classes à Lyon et au champ de tir de Chambaran, dans l'Isère. Il arrive au front début septembre après affectation au 84e Régiment d'Artillerie Lourde (12e Groupe, 24e Batterie).
Inexplicablement, sur un peu plus de deux ans de guerre, presque aucune lettre de 1917 ne fait partie de l'ensemble précieusement gardé par ses parents : celui-ci comprend 10 lettres pour 1916, 2 lettres d'octobre et novembre pour 1917, et plus de 50 pour 1918. Ces courriers sont adressés à ses parents ou dans quelques cas à ses deux jeunes frères pensionnaires.
Ses périodes de permission se répartissent entre Saint-Julien-le-Vendômois et Lyon, où s'étaient installés ses grands-oncles Nauche comme entrepreneurs en bâtiment. Il est d'ailleurs fiancé à sa cousine, Léo Nauche, qu'il épousera après la fin de la guerre.
Il a successivement œuvré sur la Somme en 1916, puis à Verdun en 1917. Il retourne fin 1917 à Vincennes pour suivre les cours du peloton d'aspirants, puis est versé au 283e Régiment d'Artillerie Lourde (4e groupe, 27e batterie) en mars 1918, cette fois en tant qu'officier. Il est nommé sous-lieutenant le 15 juillet 1918. À son mariage avec Léo, le 26 novembre 1919 à Lyon, il est sous-lieutenant au 84e régiment d'artillerie lourde à Strasbourg.
En 1921, il a été rendu à la vie civile et travaille à Lyon. Il reprendra plus tard l'entreprise de bâtiment de son grand-oncle et beau-père.
Il est remobilisé en 1940 mais n'est pas fait prisonnier. Il aura la douleur, en 1944, de perdre ses deux fils, Michel et Lucien, résistants, fusillés par les Allemands comme francs-tireurs.
Il s'installe en retraite à Faux-la-Montagne (Creuse) d'où la mère de Léo était originaire et où était située la propriété familiale de sa belle famille. Il décède le 20 juin 1980, quelques mois avant Léo.
Je présente ici trois lettres de fin 1916, qui décrivent ses premiers sentiments à la découverte du front. Elles évoquent aussi un combat aérien juste au-dessus de lui. Il récupère à titre de trophée deux morceaux de toile de l'avion allemand abattu.
Une lettre de fin 1917 : Ernest est alors en formation d'aspirant à Vincennes. Dans cette lettre, il exprime (c'est rare) un certain désarroi sur la tournure de la guerre, suite au désastre italien à Caporetto contre les Austro-Hongrois, et à l'arrêt des hostilités par la Russie après la Révolution d'Octobre.
Plusieurs lettres, d'avril à octobre 1918, ont été publiées en 2018 dans la revue *D'onte ses Mémoires de guerre des limousins*, elles éclairent parfaitement les opérations : dans un premier temps, début avril, les Allemands lancent un formidable coup de boutoir, notamment sur l'Oise : le but est de percer le front allié, en profitant des ressources supplémentaires qui leur sont apportées sur le front occidental par la fin de la guerre contre la Russie, avant que l'engagement des États-Unis n'ait donné aux Alliés un avantage déterminant. L'attaque est très péniblement contenue, et la contre-offensive décisive n'intervient qu'en juillet. L'unité d'Ernest intervient

dans le secteur de Noyon, en protection de Compiègne, l'objectif des Allemands préalable à la percée finale escomptée vers Paris.
Les courriers peuvent être facilement mis en rapport, d'une part avec l'histoire du front, d'autre part avec le compte rendu du Journal des Marches et des Opérations du 283e Régiment d'Artillerie Lourde.
Les deux lettres des 9 et 11 novembre 1918, qui décrivent de façon émouvante les perspectives de cessation des hostilités puis la fin officielle de la guerre.
D'une façon générale, les lettres affichent une confiance totale en la supériorité alliée, tant en valeur militaire qu'en moyens, sur le *Boche* (le terme *Allemand* n'est employé qu'une fois, le 8 novembre 1918, pour évoquer les parlementaires Allemands en vue de l'Armistice). Rares sont les moments d'inquiétude ou de doute.
On devine toutefois, lorsque la menace allemande se fait très précise au printemps 1918, que le front français recule car les lettres d'Ernest deviennent très laconiques quant à l'orientation géographique des déplacements… à l'inverse, les courriers lors de la contre-offensive de l'été sont plus explicites sur l'itinéraire de sa Batterie…

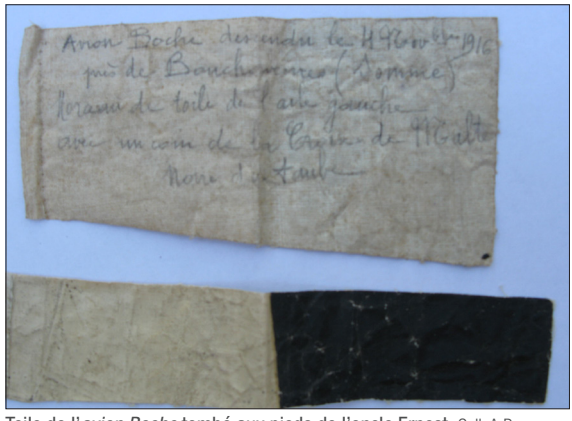
Ces lettres témoignent, en termes parfois très violents, de sa haine pour le *Boche*. Toutefois, en novembre 1916, une lettre de la mère de Léo, conservée aussi dans la famille, affirme qu'Ernest a pansé le pilote *Boche abattu*… mais lui-même n'en parle pas…
Ernest est sûr de lui et de ce qu'il fait. Ses récits des combats prennent volontiers un ton emphatique. La construction des lettres est soignée. L'orthographe utilisée (intégralement respectée dans la retranscription) est parfaite. L'écriture elle-même est bien calligraphiée.
Finalement, ses lettres de guerre sont tout à fait conformes au souvenir que je garde de l'oncle Ernest…

Lettre à ses parents *Le 19 octobre 1916*
Chers parents,
J'ai reçu avant-hier 17 votre charmante lettre avec le mandat en même temps que mon colis en bon état. Je vous en remercie. C'est tout ce dont j'ai besoin pour le moment. Quant aux effets dont vous me parlez je n'en n'ai pas besoin. La santé est excellente et je souhaite que ma missive vous trouve de même. Il fait un temps horrible ici. La pluie qui tombe fait du pays et des chemins piétinés une mer de boue.
J'ai déjà fait deux jours de service comme téléphoniste. C'est pas mal intéressant. Quand la ligne est coupée il s'agit d'aller la réparer et souvent il pleut… des marmites et pas des petites… Le plus ennuyeux dans ce métier c'est le mauvais temps car il faut en faire des kilomètres. Heureusement que je me suis porté comme bon nageur. Hier j'ai vu des cadavres de Boches. C'est dégoutant : il n'en reste plus que les os et les équipements. Vous savez ils ont les crânes salement carrés !… Tout près de nous un grand ravin de 1 km de long en est couvert. Il s'en est fait un massacre il parait là. Ci-joint croquis avec les proportions. (le croquis n'a pas été conservé) *La croix indique ma position. Vous voyez à peu près le théâtre de mes exploits. Ce n'est pas précisément le bon coin car ça y pète. Enfin, j'ai bonne confiance et bon espoir.*
Je termine en vous embrassant de tout mon cœur. Signé : MAZAUD

Lettre à ses parents *Le 14 11 1916*
Chers parents,
(...) Je suis en excellente santé et vous souhaite tous de même. Il faut aussi vous faire une raison. Le danger est grand ici mais tout de même en faisant un peu attention et en étant prudent on n'est pas démoli du jour au lendemain surtout avec la bonne cagna que j'ai à présent. On entend toujours venir les obus au moins une seconde avant qu'ils tombent ; Aussitôt on s'aplatit et le tour est joué. Dans nos parages les Boches tirent un peu au hasard

et pas trop ! On reste des fois un jour ou deux sans voir une marmite. C'est qu'ils savent qu'ils n'ont pas autant de canons que nous et que s'ils nous embêtaient trop comme leurs batteries sont repérées on les aurait vite fait taire.
Il n'y a pas grand-chose de nouveau ici. Le temps est assez beau et doux et on n'est pas trop mal ces temps ci. Je mange comme quatre et me porte très bien. Je suis en train de faire un joli petit travail ici. Vous m'en direz des nouvelles…
J'espère que vous ne mangerez pas tous les marrons et que vous m'en laisserez pour ma permission. D'ailleurs j'en réquisitionne ½ sac pour mes 7 jours. Ordre militaire et supérieur. Faut obéir. Je termine en vous embrassant tous de tout mon cœur.
Votre artiflot. Signé : MAZAUD

Lettre à ses frères *Le 15 Nov 1916*
Mes chers Marcel et Marius,
Je profite d'un moment de loisir pour vous donner de mes nouvelles. Je suis en excellente santé et vous souhaite tous deux de même. (...) J'ai construit depuis une quinzaine de jours une cagna à 4 mètres sous terre, quelque chose de costaud. Là dedans, je suis tranquille et je suis presque assuré contre les marmites.
Ca bombarde presque sans arrêt et les opérations continuent toujours. D'ailleurs le temps les favorise : il n'a pas plu depuis 10 jours. Je viens d'apprendre un petit tuyau fort important : il parait que les anglais vont nous remplacer dans notre secteur dans les dix jours qui vont suivre, avant le 26 et en ce cas je ne sais pas trop où nous irions. On aura peut être un coin plus tranquille. On dit aussi que nous aurons d'autres canons (des 270 parait-il).
J'ai annoncé à St Julien ce qui est arrivé dans la gare où travaillent Barillaud et M. Bodin. Des quantités de munitions qui étaient là ont sauté faisant une quarantaine de morts. Je n'ai eu aucune nouvelle d'eux et j'irai sans doute les voir dans 3 jours. J'ai bien peur qu'il leur soit arrivé malheur car ils étaient des plus exposés.



Toile de l'*avion Boche* tombé aux pieds de l'oncle Ernest. Coll. A.P.

Je vous envoie un bout de toile d'un avion boche descendu abattu le 4 Novembre à 50 mètres de moi, un jour que j'étais allé vers Bouchavesnes à l'observatoire. C'est celui dont on a parlé au communiqué du 13. Je vous raconterai de vive voix ce combat fantastique qui se passa à 100 mètres au dessus de moi et où le taube fut dégringolé. Mon tour d'aller en permission s'approche assez rapidement et je serai à St Julien plus tôt qu'on ne pense. Je suis en train de faire un petit travail magnifique dans lequel je me suis révélé un artiste. Vous m'en direz des nouvelles (Ich binn ingénieur !…) Je l'ai réussi du 1er coup et les autres en sont épatés ! ... Les Boches ne nous marmitent pas trop car ils savent que s'ils nous embêtaient trop nous leur aurions vite cloué le bec… (...)
Votre frangin qui vous aime bien. Signé : MAZAUD

*
* *

Ernest Mazaud 1897-1980 : La chance au milieu de l'enfer

Témoignages rassemblés par Alain Pérel

Ernest Mazaud, mon grand-oncle, est né le 15 février 1897, à Pérols-sur-Vézère en Corrèze. Il est engagé volontaire en 1915 à dix-huit ans et peut ainsi choisir son arme : l'artillerie. Brigadier puis maréchal des logis pendant les campagnes de 1916 et 1917 (Somme, Verdun), ses états de service et son bon niveau d'instruction lui valent d'être admis à suivre à Vincennes la formation d'élève officier à partir de l'automne 1917 avant d'être réaffecté en mars 1918 au 283e Régiment d'artillerie lourde (4e Groupe, 27e Batterie) en tant qu'aspirant.
Le régiment est basé en mars 1918 tout près de Noyon, en protection de Compiègne. L'examen des cartes du front montre qu'il est situé à la limite entre les deux secteurs clés du front : Somme et Aisne. Autrement dit, de mars à juin 1918, il va devoir faire face successivement aux deux grandes attaques allemandes de mars (Somme) et juin (Aisne).
Il se situe plus précisément, au niveau des bois de Thiescourt et du Plémont, sommet d'une ligne de collines qui constitue un point d'installation stratégique pour l'artillerie française.
Les lettres publiées ici sont parfaitement éclairées par la situation du front.
Celles des 1er avril et 16 juin sont saisissantes, elles nous donnent l'impression d'être au cœur des combats. La première montre aussi en termes très durs sa haine des Allemands ; la seconde, comporte un croquis (non publié dans cet article) détaillé et géographiquement très précis des opérations. Je me suis rendu sur place et pense avoir retrouvé l'emplacement exact de la batterie d'Ernest !
Celle du 11 août sent déjà la victoire : le 8, jour noir de l'armée allemande selon Ludendorff, les Français et les Britanniques ont enfoncé le front ennemi sur la Somme. À cela s'ajoute la fierté personnelle d'Ernest d'avoir été promu sous-lieutenant.
La journée du 16 septembre montre que les Allemands résistent encore avec acharnement sur la ligne Hindenburg.
Le 8 novembre, Ernest a pratiquement croisé les plénipotentiaires allemands se rendant auprès du Maréchal Foch. L'émotion est intense. Et que dire du vécu de la journée du 11 novembre…

Des moments terribles

1er /4/1918

Bien chers parents,
Un mot bien vite pour que vous sachiez que je suis en excellent santé et vous désire de même. Ne m'en veuillez pas trop car je n'ai pas un instant à moi sauf quelques heures de sommeil pris à la course car le métier n'est pas une sinécure comme aspirant d'artillerie. D'ailleurs je ne pense pas écrire à Léo plus qu'à vous et d'autre part je ne sais pas si vous recevrez mes lettres car depuis trois jours nous n'avons rien reçu dans toute ma batterie.
J'ai vécu des moments terribles depuis trois jours. J'avais annoncé à Léo que je partais le lendemain matin samedi à 5 h à l'observatoire et pour deux jours. Je ne vous dirai qu'une chose c'est que l'observatoire en question était le Plémont. Aidés de ce renseignement prenez les communiqués et vous comprendrez mes malheurs. J'étais bien tombé ce jour-là où les Boches ont attaqué 60 km de notre front. Je suis parti au Plémont comme c'était convenu avec deux téléphonistes. Juste comme nous arrivions sans avoir entendu un obus jusque-là le tir de barrage boche nous tombe en plein dessus. Nous avons été bloqués

pendant deux heures sous une pluie d'obus dans des boyaux éboulés. Mes compagnons étaient affolés et je n'étais guère fier non plus surtout à un moment où un 150 a éclaté à deux mètres du bord du boyau nous couvrant de terre. Ils voulaient se sauver en terrain découvert pour échapper au barrage. Je les ai maintenus car ils se seraient fait hacher, les obus tombant à gauche et à droite devant derrière. C'est à ce moment que deux divisions boches se lançaient à l'assaut du Plémont défendu par un bataillon et ½.Ils sont arrivés au sommet là où est notre observatoire mais n'ont pu aller plus loin quoique étant à dix contre un même vingt contre un. Peu à peu avec prudence nous nous sommes repliés dans nos boyaux vers l'arrière et je suis allé m'établir avec eux à un ancien observatoire à deux kilomètres plus en arrière et d'où je voyais la bataille. Un nouveau danger est alors venu à ma gauche. Les Boches avec dix mille hommes avaient réussi à prendre un bois presque dans notre dos et menaçaient de nous envelopper et faire prisonniers. L'artillerie a alors tapé dans le tas, notre infanterie en réserve est venue et a conjuré le danger. Le soir à 17 h une division des nôtres nouvellement arrivée est partie à l'attaque et a balayé devant elle les trois divisions boches qui avaient avancé et a repris le Plémont et tout le terrain perdu avec 700 prisonniers que j'ai vu descendre des lignes à mon observatoire. Le soir je suis rentré mais le Commandant ne comptait plus sur moi et avait dit à tous Mazaud est sûrement prisonnier. Seulement on se laisse pas faire. Demain matin j'y reviens avec mon lieutenant. Mais je ne risquerai rien car les Boches ont été encore poussés plus loin du pied du Plémont massif dominant, par nos chasseurs ce soir. Résumé : sur les trois kilom. en face nous 30 000 boches ont attaqué avant-hier. Sans aucun résultat. 10 000 au moins ne mangeront plus de choucroute. Ça a été un massacre de Boches. Ils croyaient qu'ils allaient tout renverser puisqu'ils avaient pour objectif pour le lendemain Compiègne. Ils étaient tellement sûrs qu'ils n'avaient même pas fait de préparation d'artillerie. Aussi nos mitrailleuses toutes intactes et nos canons ont eu beau jeu. De ce jour je me souviendrai aussi longtemps que de la nuit du 17 au 18 août de Verdun puisque j'ai failli être fait prisonnier 2 fois ou pis être démoli sous le barrage boche.
Mais le moral est excellent quand même car on sent qu'ils ne feront pas un pas de plus ces crapules de vermine de Boches et le poilu français conserve une supériorité nette sur eux. À 1 contre cinq il les bat et les fait reculer. Et quand ce sera la grande contre-attaque qu'est ce qui ne va pas se passer ?
Ayez bon espoir en moi et aucune crainte. Bons baisers à ma Léo Joseph et à vous tous.
Ernest

La chance au milieu de l'enfer

16 juin 1918

Bien chers parents,
Aujourd'hui j'ai le temps de vous écrire longuement et de vous raconter ma petite vie depuis le 9, ce dimanche si peu de fête pour nous. Pendant les 8 jours qui ont précédé l'attaque je dirigeais un travail fort pénible par cette chaleur torride et assez loin de ma Batterie avec une nombreuse équipe. Partant à 2 h du matin et rentrant le soir en plein soleil, mangeant la moitié du nécessaire, cela m'avait éreinté. C'est dans ces conditions que je m'étais couché le 8 au soir après avoir écrit à Lyon à 22 h. À 23 h 50 on devait exécuter un violent tir sur les Boches : à 23 h 48 l'artillerie boche avec un ensemble formidable commença son tir de préparation d'attaque. Aussitôt nos batteries tonnèrent et des deux côtés ce fut un vacarme assourdissant. Je sautai aussitôt de mon lit en ajustant mon masque car j'avais entendu le « ploc » peu rassurant des obus à gaz boches qui tombaient partout et ça commençait à sentir leurs drogues. Les marmites pleuvaient comme la grêle. Vers ma cagna c'était une pluie d'éclats. Je traversai en vitesse cette zone dangereuse équipé contre les gaz et aussi les Boches. Il faisait assez clair. Ma Batterie tira toute la nuit avec les masques. Tous se montrèrent merveilleux et entre deux marmites nos gros 220 allaient balayer un débouché important des

Boches où ils durent faucher ferme dans leurs rangs. Jusqu'à 9h du matin tout allait bien. Le Plémont tenait toujours et les Boches n'avaient guère avancé que de 2 kilomètres en sept heures dans notre secteur. L'idiotie d'un capitaine de l'infanterie qui était autour de nous nous fit beaucoup tort. Il m'envoya un agent de liaison pour demander d'urgence un officier près de lui. Mon chef y alla et peu après revint complètement affolé. Les Boches paraît-il étaient à 300 mètres devant nos pièces et il fallait occuper les tranchées pour les arrêter. Je distribuai plus de cent cartouches par homme. Mon chef prit la moitié des hommes avec lui et alla dans la tranchée avec notre mitrailleuse. Il me dit de faire sauter les pièces et me remplit les bras d'engins à cet effet. Après avoir repris mon sang-froid je jugeai tout cela ridicule. En effet les Boches faisaient leurs tirs de barrage à plus d'un kilomètre devant nous : donc ils étaient encore loin. Avec l'autre moitié de la Batterie je fis continuer le tir jusqu'à épuisement complet des munitions. Aussitôt le tir terminé je fis enlever les culasses et les pièces essentielles des canons qui furent enterrées à 500 mètres à l'arrière dans un coin perdu et je préparai tout pour faire sauter le reste pour que les Boches ne puissent s'en servir. Des reconnaissances de ma Batterie envoyées à 1 kilomètre en avant revinrent sans avoir vu de Boches mais nos fantassins. Donc ça allait bien et j'avais rudement bien fait de ne pas détruire nos canons car on pouvait espérer les sauver intacts. Chacun plia bagage. Des camions arrivèrent et emmenèrent tout le matériel en commençant par le plus précieux. Les culasses furent déterrées et dirigées vers l'échelon ce qui de toute manière rendait les pièces inutilisables. Des tracteurs furent commandés pour emmener les pièces. Entre-temps, avec un side-car, je conduisis les dossiers de la 2e position à l'arrière et je revins. Quand je fus de retour à 4 heures du soir la situation était devenue très dangereuse pour nous. Voila ce qui s'était passé. Notre secteur avait tenu ferme sur les 5 ou 6 kilomètres devant nous mais on ne voyait que ce front. Malheureusement le secteur de gauche avait été enfoncé avant midi et aussitôt les Boches y avaient enfourné des masses d'hommes. Les Boches se trouvaient à ce point à au moins 5 kilomètres plus bas que les positions de gauche et de droite qui tenaient ferme.

Au lieu de persister à nous attaquer de front ils lancèrent une puissante colonne vers l'Est à la lisière sud de la forêt de Thiescourt et dont le but était d'envelopper tout le triangle boisé jusqu'à l'Oise. Son but était sûrement d'atteindre Ribécourt. Tout ce qui était dans le bois eût été pris. Cette fois c'était très grave.

Mon chef ne voulut point faire sauter les pièces encore. On en mit fiévreusement une sur roues. Le 1er tracteur arriva. Pendant ce temps les Boches continuaient leur enveloppement. Au bruit de la fusillade je les sentais passer à 1 kilomètre plus bas et derrière nous puis presque à notre gauche (en se retournant). À ce moment le 2e tracteur arriva et par des prodiges de force la 2e pièce fut attelée. Aussitôt les deux tracteurs furent lancés à toute vitesse sur la dernière route qu'on espérait encore pas atteinte par les Boches. Il était temps car ils n'en étaient plus qu'à une centaine de mètres et leur fusillade n'eut pas le moindre effet sur les tracteurs qui passèrent à leur barbe en sauvant 2 pièces. On fit sauter ce qui restait des deux autres et on partit à pied. Nous ne restions plus qu'une trentaine qui étaient restés jusqu'au dernier moment dont quatre officiers. Mais nous avions pas mal de retard sur les tracteurs et quand on voulut suivre la route, les Boches y étaient arrivés et déjà envoyaient leurs fusées-signaux de là. Donc ce chemin était barré par eux. Nous dûmes quitter la route et appuyer fortement vers l'est à gauche pour essayer de trouver un passage plus loin avant que les Boches y soient. Après avoir sauté boyaux et tranchées on trouva le chemin libre au fond d'un vallon. Mais les Boches étaient arrivés sur la colline en haut. Leurs balles et marmites nous saluèrent sans dommages et une deuxième fois à leur barbe on s'échappa. Après 15 kilomètres de marche le ventre vide depuis la veille on arriva à l'échelon à 9h du soir. À l'échelon tous les autres du Groupe étaient là, étant partis bien avant nous et ils faisaient déjà leur deuil de nous, annonçant tristement 4 officiers et 25 hommes prisonniers. C'est à ce moment que malgré la fatigue, comme pour une parade, au pas, bien alignés nous fîmes notre entrée parmi les exclamations des copains. On nous

aurait embrassés et le Commandant en pleurait presque. On y trouva les 2 tracteurs et canons arrivés sans encombre et ce fut parfait. Je fus moi-même épaté de retrouver 2 téléphonistes que je croyais prisonniers. Au dernier moment ils avaient été envoyés chez le Commandant à 1 500 mètres. Le 1er frappa respectueusement à la porte du Commandant. Ce sont les Boches qui lui ouvrirent. Il fut saisi et désarmé. D'un geste sans réplique ils lui firent signe de partir dans la Bochie. Il marcha pendant 100 mètres mais la direction du Nord ne lui allait guère. Il se cacha derrière une haie et à toutes jambes il repassa par la Batterie et réussit à échapper aux Boches. L'autre tomba sur un groupe de Boches et comme le 1er se sauva avant d'avoir été vu. Aussitôt après avoir mangé à l'échelon tout le Groupe s'embarqua pour Venette où nous avions déjà cantonné fin mars. Nous sommes un peu plus loin à présent et nous attendons qu'on nous donne du nouveau matériel.
Nous avons eu dans tout le Groupe 2 tués et 2 blessés dans cet enfer grâce à une formidable chance.
Depuis il y a 4 jours j'ai conduit mon convoi de camions chargés de munitions de 75 pendant toute une nuit et les ai distribuées à plusieurs batteries avancées sur le front de bataille. Le reste du temps je me repose et à la bonne table du Commandant mange comme quatre pour me remettre à point de mes fatigues et privations des 10 jours précédents.
Aujourd'hui j'ai reçu deux lettres de Léo et une de la Tante. Ils étaient tous bien inquiets par cette attaque. J'ai reçu aussi votre lettre avant-hier.
J'espère avoir bientôt ma permission si les Boches se calment.
Rien de nouveau.
Mille affectueux baisers à tous.
Ernest

Promu sous-lieutenant

11 août 1918

Bien chers parents,
Ces jours derniers je n'ai pu vous écrire pour les multiples raisons que vous avez devinées à la lecture des journaux : observations, préparations formidables d'artillerie, déménagements, poursuite des Boches puisque la Victoire a adopté définitivement notre cause. Mais je suis en excellente santé et vous désire tous de même. Depuis le 9 je suis officiellement sous-lieutenant et cela à compter du 15 juillet. Vous voyez que la transmission ne se fait pas vite. Je reste donc à la 27e Batterie qui n'a d'ailleurs comme officiers que 2 autres sous-lieutenants.
Je tâcherai de vous écrire au moins tous les 2 jours. Je crois qu'on ne restera pas ici et que nous changerons de secteur sous peu. Tout de même les Boches en voient de dures depuis un mois.
Mille affectueux baisers à tous.
Ernest

Ça tombait de partout

16 septembre 1918

Bien chers parents,
Quelques mots pour vous dire que je suis en excellente santé et vous souhaite tous de même. Hier j'ai vécu une de mes plus dures journées de front qui peut se classer à côté de la nuit du 17 août 17 à Verdun et du 9 juin 1918 à Thiescourt. De bonne heure hier matin je suis monté à l'observatoire pour régler le tir des deux batteries du Groupe. Pendant près de cinq heures les Boches ont exécuté un marmitage terrible sur notre coin. Les 77, 105 et 150 craquaient sans arrêt et il y avait pas mal d'obus toxiques. J'avais trois hommes avec moi : on s'est blotti au fond de notre bout de tranchée pendant tout ce temps. Pendant les accalmies j'ai pu faire tirer les Batteries, mais je n'ai eu fini qu'à 13 h. J'estime qu'on

avait reçu au moins 1 500 coups dans notre coin. Enfin ça tombait de partout. Et puis leurs saletés de gaz ! Je suis rentré fourbu pour manger un peu tardivement mais de bon cœur. Il fait beau en ce moment ici.
Rien de nouveau. Je termine en vous embrassant tous bien affectueusement.
Ernest

La sensation que c'est fini

8 novembre 1918

Bien chers parents,
Une petite lettre pour vous donner de mes nouvelles qui par ces jours de gloire et de grandes espérances ne peuvent être que bonnes. Je vous écris de St Quentin car mon Groupe a été retiré de la bataille avant-hier. En effet pendant ma permission la grippe s'est mise dans ma batterie surtout et plus de quarante hommes ont été évacués pour cela. Cinq sont morts à l'heure actuelle à l'hôpital des complications. Presque tous nos sous-officiers, les conducteurs d'autos sont partis de la sorte, même mon ordonnance. Aucun officier. Aussi on n'était plus en nombre suffisant pour tenir notre place au front et hier matin nous avons quitté la position pour aller à Homblières à l'Échelon et ensuite nous sommes venus cantonner à St Quentin. Nous en repartons après-demain pour aller au-delà de Laon. On changera probablement d'adresse mais aussitôt je vous enverrai la nouvelle.
C'est en passant à Homblières où est le quartier général Debény que j'ai appris que les parlementaires allemands y étaient attendus pour être conduits auprès de Foch. Ils sont arrivés hier soir et cette nuit ils ont passé ici pour aller au rendez-vous de Foch qui est à la Fère où se discutera la paix ou la suite des hostilités. Nous ne savons pas encore le résultat mais il ne fait pas beaucoup de doute car ils sont obligés sous peine des pires catastrophes. Tout le monde a la sensation que c'est fini et la joie de tous est immense et débordante. D'ailleurs l'ennemi s'en va en déroute. Hier Sedan a été pris et presque toute la France est libérée. Ce sont des journées émouvantes et quand on a souffert on les trouve plus belles. On n'en peut croire ses sens qu'en quatre mois la plus formidable des machines de guerre ait été mise en poussière et que d'arrogants et ambitieux conquérants partis pour avoir le monde mendient leur vie à genoux.
Aussi comme on est heureux de sentir que la Vie va renaître partout pour faire vite oublier ces souffrances de quatre ans. Nos quatre ennemis se sont écroulés et les capitulations se sont succédé sans arrêt. La guerre est finie et il fait bon de vivre et de s'en être sorti pour voir ce beau travail.
Je ne sais pas trop ce qu'on va faire de nous. Sans doute on va nous laisser au repos près de Laon car il est tout à fait impossible de continuer avec nos effectifs et aussi nos camions qui ont tant roulé depuis quatre mois qu'ils n'en veulent plus du tout. La preuve c'est que pour aller à Laon on se déplace par batteries car il faut tous les véhicules et les chauffeurs restant au Groupe pour emmener une seule Batterie.
Quelques jours avant ma rentrée la grippe avait passé et depuis il ne s'en parle plus. Je suis en excellente santé et vous désire tous de même. Tout le monde va bien à Lyon dont j'ai eu des nouvelles aujourd'hui.
Est-ce que vous m'avez envoyé tous mes objets oubliés (gants, blaireau, brosse à dents, cadenas). Si ce n'était déjà fait vous y joindriez deux serviettes de toilette car je n'en ai plus ici. Rien à signaler.
Je vous embrasse tous bien affectueusement. Nette

Quel bonheur : la victoire et la paix !

11 novembre 1918

Bien chers parents,
Un mot pour vous dire que je suis en excellente santé et vous désire tous de même.

Je n'ai encore rien reçu de vous depuis mon retour. Que devenez vous donc ?… Nous sommes à Festieux près de Laon et ma foi puisque depuis aujourd'hui à onze heures la guerre est finie on ne fiche plus rien. Ici c'est un délire universel. Ce ne sont que chants cris et rires. Quel bonheur que la victoire et la paix nous aient enfin souri. J'espère que le grand drapeau de la gare flotte à la façade arrière. Hier on a passé à Laon parmi la population délivrée et heureuse. On ne sait pas ce qu'on va faire de nous mais je ne pense pas qu'on participe à l'occupation qui s'étendra paraît-il jusqu'à une bande de 40 km au-delà du Rhin. Enfin à présent ça nous est égal. Nous sommes ici à la disposition du corps d'armée italien qui opère en France et qui fait partie de notre 3e Armée Humbert. Ça n'a plus guère d'importance d'ailleurs. J'ai chaque jour d'excellentes nouvelles de Lyon.
Rien à signaler.
Mille affectueux baisers à tous.
Votre Nette

Ernest est cité à l'ordre de l'Armée le 19 décembre 1918 pour l'ensemble de ses actions pendant les mois de septembre à novembre et se voit, à ce titre, décerner la Croix de guerre avec palme.
(L'ensemble des lettres conservées d'Ernest Mazaud a été publié dans les revues *D'onte ses* n°14 et 18 de 2016 et 2018).

*
* *